

LE MESSAGER



A ARSÈNE MAINGUET



ELLLE est déjà lointaine l'époque où le chemin de fer reliait seulement les frontières à la capitale de la Belgique. Bruxelles tendait la main à Aix-la-Chapelle par Louvain, Liège et Verviers; il se rapprochait de la Hollande par Malines et Anvers; il communiquait avec la future « reine des plages », en saluant la cité des Artevelde et la Venise du Nord; au midi, le chemin de fer avait remplacé la vieille route de Paris par Mons. Plus tard, le Grand-Luxembourg (1) permit aux habitants d'Arlon de se trans-

(1) L'inauguration de cette ligne eut lieu le 26 octobre 1858. A cette occasion, des réjouissances publiques, que rehaussa la visite de la famille royale à Arlon, furent organisées; les vieux en ont gardé le souvenir.

porter à Bruxelles, par Namur, en cinq heures trente-quatre minutes, au lieu des vingt-six heures et demie de patache, non compris les relais (1), que nécessitait cette cahotante locomotion. Puis d'autres lignes s'ajoutèrent peu à peu au réseau national, englobant dans le circuit des voies ferrées les centres industriels et manufacturiers.

D'importantes étendues de territoire restèrent longtemps encore éloignées du railway, tels le Condroz, l'Ardenne et le pays de Herve. Toutes les communications de ces contrées avec Liège s'établissaient par les deux modes de transport alors en honneur : l'antique diligence, qui se fait de jour en jour plus rare, et les messageries, bientôt passées à l'état de souvenir.

La diligence, caqueteuse à souhait, ne servait qu'à de rares voyageurs et aux dépêches postales ; les messageries, désespérément rêveuses, emmenaient vers la ville des produits du sol : beurre, œufs, jambons, poules, poulets, fruits, avoine, pois chiches, fèves, noix, vesces, semences de trèfle, pommes de terre, gibier, etc., et en rapportaient les étoffes, les liqueurs et les objets manufacturés.

Le commissionnaire de ces régions reculées, c'était donc le messager, à qui l'on confiait à l'occasion le transport même de ses dieux lares (2).

Sa longue charrette recouverte d'une toile blanche soutenue

(1) Arlon à Bastogne	5 heures 30 minutes.
Bastogne à Marloie	6 »
Marloie à Namur	7 »
Namur à Bruxelles.	8 »
	<hr/>
	26 heures 30 minutes.

(2) Les messagers d'autrefois qui conduisaient les écorces ou les « clapés » à Verviers, partaient parfois sans un sou ; assurément étaient-ils payés à destination.

Un homme de Samrée qui accomplissait habituellement ce voyage, emportait souvent dix centimes. En cours de route, du côté de Trois-Ponts, il trouve un jour

par des cerceaux portait, sous le plancher, un coffre serrant la nourriture, les outils et la bourse en toile grise (1). On le rencontrait, sur nos grandes routes boueuses ou poudreuses, cheminant, infatigable, à côté de son cheval, non moins vaillant que lui. Sur le siège, un chien, d'ordinaire, les accompagnait.

Coiffés d'un chapeau à larges bords mangé de soleil et lavé de pluie, le buste perdu dans un long sarrau de toile bleue, les jambes serrées dans des guêtres de cuir, les pieds chaussés de gros souliers ferrés, les messagers faisaient des attelées de seize et de dix-sept heures, traversaient le pays chaque semaine ou chaque quinzaine, quel que fût le temps.

L'un assurait le service de Vielsalm à Liège par Trois-Ponts, Aywaille et Esneux; tel autre partait de Barvaux par My-Ville, Xhoris, Aywaille et Sprimont; Philippe venait d'Aubel à Liège par Battice et Herve, et Lambert, d'Oreye à Liège par Saint-Trond.

Henri Hubert, dit Kateline, peut être pris pour type. Pendant quarante ans (de 1867 à 1907), il fit la navette entre Liège et Malempré, par Werbomont, Harzé, Aywaille, Sprimont, Beaufays et Chênée.

Pour connaître le métier à fond, je ne pouvais avoir meilleur maître que cet octogénaire ingambe, fort comme un chêne.

un individu qu'il avait déjà rencontré, lui semble-t-il. Il l'invite à boire un verre à l'auberge voisine. L'autre accepte et, arrivé au comptoir :

— Il me paraît que vous vous méprenez, fit-il au voiturier; vous croyez que je suis une de vos connaissances, mais, pour ma part, je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

Depuis un instant, l'homme de Samrée fouillait ses poches.

— Je me suis encore trompé d'une autre façon, répondit-il : je pensais avoir deux sous en poche, et je n'en trouve qu'un.

Son compagnon solda.

Ce trait peint bien l'homme de l'époque.

(1) Le messager la cachait de préférence dans une caisse vide, en la recouvrant d'un peu de paille ou de foin.

Je m'en fus donc vers lui, là-bas, tout là-bas, à Malempré (1). Le petit village, avec ses trois cent cinquante-cinq âmes, se blottit à vingt-cinq minutes de la belle route esseulée qui monte, tout d'une haleine, de Manhay à la Baraque de Fraiture (639 mètres d'altitude). Et ce pèlerinage qui, de Melreux, nécessitait hier six bonnes heures de marche, je le fis, le temps de fumer deux cigares, commodément installé dans un joujou de chemin de fer vicinal.

Il n'y a plus de désert en Belgique.

Je lui en veux néanmoins, et terriblement, à cette mécanique, source d'émancipation et de progrès, ainsi qu'ont bien voulu le proclamer, dans leurs discours d'inauguration, les promoteurs de l'œuvre. C'est qu'elle est venue rompre, cette réaliste, le charme reposant de quelques coins où se plaisaient mes rêveries solitaires.

Un beau vieillard m'y avait amené autrefois, vers ces oasis aimées des fées. Bien souvent nous y vécûmes, de compagnie, des heures délicieuses. En pipant, il m'initiait, avec quelle indigne bonté ! aux hommes et aux choses de son coin d'Ardenne. Devenu son fils, il fallait que j'en connusse tous les secrets, toutes les peines, toutes les joies, toutes les craintes et tous les espoirs. Les farces qui égayèrent pendant un demi-siècle les populations environnantes, me devinrent familières. Le conteur me les détaillait avec une telle complaisance, qu'il paraissait y avoir tenu son rôle. Je vois toujours se plisser son beau front, se voiler ses yeux clairs, lorsqu'il disait, sur mes instances, les terreurs suscitées par les revenants, les hauts faits des nutons, les maléfices des makrales.

(1) Malempré = prairie à pommiers. Ceux-ci sont actuellement rares à Malempré, mais on y vient toujours des environs pour la fabrication du sirop et du vinaigre.

*
* *

— Amonines! clame le receveur.

Amonines, les pieds dans les fagnes qui bordent l'Aisne, est un trou de village dont les habitants prétendent mordicus être en marge de l'Ardenne. Soyez sûrs que ces badauds qui nous voient commencer l'ascension des cimes boisées de l'Est, se disent entre eux, un sourire de mépris aux lèvres : « En voilà encore qui vont en Ardenne. » L'Ardenne, pour eux, c'est là-haut, au delà du ruisseau de Parfondry qui sépare leur territoire de celui de Dochamps.

Ce qui est certain, c'est que le royaume de la forêt s'arrête là. Parallèlement à la ligne vicinale, la route blanche ourle d'un gracieux liséré la profonde *Chénaie*. C'est la *Coulère*.

Ici, comme au *Cauray*, les esprits s'en donnaient à cœur joie, les ténèbres venues, et les récits abondent qui éloignaient de cette gorge les naturels de la contrée.

Une fois, — il y avait une fois, disaient nos grand'mères, — un messenger, revenant de Barvaux, fut sur ce chemin immobilisé toute la nuit. Les pierres de la route s'étaient muées en crapauds visqueux; les bêtes grouillaient; du talus voisin, des hordes nouvelles arrivaient sans discontinuer. Les fers du cheval glissaient sur cette masse gluante et le vaillant animal refusait d'avancer. Le voiturier, hissé sur son véhicule, dut attendre l'aube. Au premier bonjour de la lumière, les crapauds disparurent et le roulier, plus mort que vif, put achever son voyage.

Ainsi que dans la forêt de Laroche, un cheval-fantôme galope ici certaines nuits de l'année. Malheur, dit-on, à qui le monterait !

Le dernier paysan qui l'a vu se rendait à Oppagne, quérir le médecin Vasseur. Il avait monté sa jument de labour.

Arrivé *el Coulîre*, l'homme entendit un galop descendre le bois du *Chénisse*.

Se doutant de l'étrange rencontre qu'il allait faire, il se signa et excita sa monture.

D'un saut, le cheval-fantôme bondit du talus sur la route. Tantôt, il s'arrêtait devant le cavalier pour entraver sa marche; tantôt, il caracolait autour de lui, ou venait se ranger à côté de la jument. Il était sellé, la bride tombait sur la crinière, les étriers lui battaient les flancs, invitant à la chevauchée.

La bête du paysan s'épuisait, une écume blanche noyait son poil frémissant, elle n'avancait plus qu'au pas; son maître la pressait des genoux, n'osait parler. Maintenant, une force inconnue l'incitait à enfourcher le coursier infernal et il n'ignorait pas qu'il serait perdu, s'il succombait à cette tentation. Il ferma les yeux pour ne plus rien voir.

Quel temps leur fallut-il pour atteindre les premières maisons d'Amonines? Là, le cheval-fantôme fit demi-tour et, bientôt, ses caracoles se perdirent dans la forêt.

Un autre soir, un marchand de bestiaux revenait avec un ami de la foire de Durbuy. A la sortie d'Amonines, une vieille femme ensevelie dans l'ombre était assise sur l'accotement. Ils passèrent sans la reconnaître ni la saluer.

Loin, bien loin, le cri d'une chouette perçait par intervalles. Les fers du cheval et le roulement de la carriole secouaient seuls le silence. Les deux hommes, en route depuis le matin-jour, ne causaient plus, sommeillaient à demi, bercés par le tangage de la voiture.

Brusquement, ils sont rappelés à la réalité des choses. La

voiture verse, les deux paysans sont jetés sur le sol tandis que le cheval, déharnaché, continue son petit trot comme si de rien n'était. Nos hommes se relèvent, le marchand n'y comprend rien ; il a lui-même attelé ; les harnais sont neufs ; il les examine : rien n'est cassé. Cependant, le cheval s'est arrêté avec un hennissement d'effroi. Là-bas, de l'autre côté de l'Aisne, un feu brûle, silencieux. La bête est ramenée, replacée dans les brancards et le voyage se termine sans aventures nouvelles.

Et l'histoire de Lambert Malpaye ?

Après avoir vendu une vache à la foire de Marche, Lambert Malpaye regagnait à pied sa demeure. Le fermier de Bergister qui l'accompagnait le matin, obligé de rester, pour affaires, dans la capitale de la Famenne, ne devait rentrer que le lendemain.

Par moments, Lambert tâtait, par-dessus son sarrau, la bourse pleine de pièces d'or, dans la poche droite de son gilet. En pensée, il évaluait, pour la vingtième fois, les bénéfices effectués sur la « Noire » ; il escomptait l'emploi avantageux de la somme.

Une large main posée sur son épaule et une forte voix lui disant à brûle-pourpoint : « Ah ! vous voilà enfin ! » coupèrent court à ses réflexions. Il crut qu'un malandrin quelconque en voulait à ses écus. Son bâton de chêne ne fit qu'un tour et s'abattit sur la tête de l'importun, qui s'étendit sur le sol. Le paysan sauta dans le bois et après une course désordonnée par des chemins détournés, tomba, pâle comme la mort, au seuil de sa chaumière.

Le lendemain, le bruit courait de grange en grange que le domestique de la ferme de Bergister, parti à la rencontre

de son maître, avait été assommé plus d'à moitié sur la grand'route d'Amonines.

Tandis que ces faits défilaient dans le cinématographe de ma mémoire, le petit tram avait dévoré l'espace. Nous avons dépassé la Forge à la Plez où, comme le nom l'indique, on travailla jadis le fer.

A droite, un monceau de pierres se montre un instant à la vitre du wagon : ce sont les ruines de la scierie que les eaux du torrent activaient aux jours d'abondance. A gauche, s'élèvent les dernières assises de la montagne de Bethaumont. Des taillis roux à la base ; en haut, une futaie où s'entremêlent les chênes, les hêtres et les sapins.

Au printemps, les muguetts agitent leurs grelots sur le flanc exposé au soleil ; l'été, les digitales pourprées y dressent leurs dés en épis.

Ce sol est si riche en souvenirs, que de chaque touffe se lève une histoire. Un récit captivant se rattache à cette colline sauvage.

C'était... quand c'était-il ? En tout cas, la chanson utile de la scierie avait déjà cessé d'animer la vallée.

Comme aujourd'hui, les eaux babillaient sous les aulnes, les lézards se prélassaient au soleil, les muguetts s'ouvraient au printemps, les filles de Dochamps venaient, le dimanche, s'en fleurir le corsage.

Ce dimanche-là, Catherine Mosseray se trouva seule « *Dixeu l'Môlin* ». Bien qu'on fût assez tard en avril, les bouleaux ne montraient que timidement leurs feuilles nouvelles et les grappes aux blanches clochettes étaient plutôt rares.

Catherine se désolait. Aurait-elle seulement un bouquet passable en continuant sa cueillette jusqu'au soir ? Tout à son

occupation, elle ne s'apercevait pas que l'air devenait de plus en plus froid, que le ciel prenait une couleur de plomb. Et la neige se mit à tomber, d'abord poussière ténue, flocons épais ensuite, et les bruyères mortes, les gazons renaissants, les muguetts à peine ouverts s'emmitoufflèrent frileusement.

Pour échapper à la tourmente, la jeune paysanne se demandait s'il ne valait pas mieux chercher un refuge dans les ruines de la scierie, par delà le ruisseau. Elle se décidait pour l'affirmative, lorsqu'elle perçut du bruit dans la direction du sentier qui relie Dochamps à Freyneux. Tendant l'oreille, elle crut reconnaître des voix. Au lieu de suivre son inspiration première, elle se faufila entre les troncs pour gagner le chemin du village.

En approchant, elle acquit la certitude que les arrivants étaient deux. A demi ployée sous un sapin, elle attendit. Deux hommes débouchèrent sur le chemin à quelques mètres d'elle. Ils égrenaient leur chapelet, et c'était leur prière qu'elle avait entendue. Depuis sa plus lointaine enfance, Catherine ne se souvenait pas d'avoir vu des habits semblables à ceux de ces singuliers personnages. Ainsi qu'au temps de son grand-père, ils portaient une culotte courte, un frac à grands pans, de longs bas noirs. D'une main, ils balançaient un grand chapeau de feutre à fond pointu comme les coiffures du Tyrol ou de la Schwarzwald. Ils avaient l'air très doux. La jeune fille étonnée les suivit.

Les flocons de neige se faisaient plus rares, ils cessèrent tout à fait quand le groupe atteignit les premières habitations.

Catherine perdit de vue ses guides et s'empressa de rentrer chez elle. Elle narra son aventure. Chacun brûlait de connaître les étrangers. Finalement, on s'enquit. Mais nul ne les avait aperçus. En suivant la trace encore visible de leur

marche, on aboutit à l'église. Là, on eut beau fouiller tous les recoins, personne.

Quelques jours après, on apprit que la gendarmerie recherchait, dans les abords de l'ancienne scierie, des rôdeurs redoutés, et la paysanne fut persuadée qu'un malheur lui avait été épargné par les pèlerins survenus providentiellement à son secours.

Avais-je donc l'air si rêveur? Un petit vieux à face glabre et à pommettes roses, mon seul compagnon de wagon pour le moment, m'apostropha en me tendant sa tabatière :

— Excusez-moi, Monsieur, mais j'ai l'idée, à vous voir si fermé, qu'une prise vous ferait du bien.

Je remerciai et dis en quelques mots l'objet de mes pensées.

— Vous oubliez les makrales. Ignorez-vous qu'elles ont aussi régné sur cette contrée en même temps que les nutons et les fées?

— J'en ai entendu parler; nul pourtant n'eut jamais l'amabilité de me mettre en relations avec tout ce monde.

» Vous-même, ne pourriez-vous...?

— Mon crédit est celui des autres. Tout ce que j'en sais, c'est par ouï-dire. N'empêche que leur action fut longtemps prépondérante dans notre pays; beaucoup en éprouvent encore les effets.

» Moi, je ne suis pas un saint Thomas, j'y crois.

» Comment d'ailleurs faire autrement, lorsqu'on connaît les événements de tous genres qui se sont passés parmi nos populations si tranquilles, si bonnes et toujours si profondément religieuses?

» Ecoutez plutôt.

» Le vieux curé Arnoldy, de Bra-sur-Lienne, qui mourut

au mois de décembre 1799, avait chez lui un neveu éveillé et fureteur comme pas un.

» Plongé continuellement dans les livres de son oncle, le jeune homme apprenait comment l'on peut maintenir les makrales à l'église et réussir à les démasquer. Il suffit, paraît-il, de ramasser une pincée de la terre que le prêtre jette sur le cercueil d'un mort, et de la placer dans le porche de l'église.

» Le gaillard, franc comme un « tigneu », n'eut pas de cesse avant d'avoir expérimenté la recette.

» Au premier enterrement qui se produisit dans le village, il avait son plan. Acolyte, aussitôt terminées les prières liturgiques, il laissa choir, comme par mégarde, sa casquette au fond de la fosse. Sautant dans le trou béant, il en rapporta adroitement une poignée de la terre précieuse.

» Le dimanche qui suivit, le curé, alors qu'il sortait de la sacristie après la messe basse, remarqua cinq vieilles femmes qui se démenaient dans les bancs, comme des diables dans un bénitier.

— Pourquoi ne sortez-vous pas? Qu'attendez-vous? s'enquit le prêtre, intrigué.

— Dites donc à votre neveu, répliquèrent-elles, confuses, d'enlever ce qu'il a fourré sous la porte d'entrée.

— Oh! oh! s'exclama le brave Arnoldy, vous aussi vous appartenez à ce monde-là?

» Et il s'empessa de ramasser la terre bénite.

— J'ai vu la place où elle avait été déposée.

» Aussitôt fait, les makrales prirent la poudre d'escampette.

» Tapi d'aguet derrière une muraille, le farceur s'amusait de son bon tour. Il avait compté sans la vengeance des drôlesses.

» Ce soir même, ne voilà-t-il pas qu'en voulant se coucher,

son lit prit feu, sans se consumer. Et les jours suivants, le curé ne put empêcher le phénomène de se reproduire.

» Finalement, il fut obligé d'écrire au Pape afin d'obtenir une médaille qui préservât son neveu des atteintes des sorcières.

» Par malheur, il oublia un jour son précieux talisman. Le pauvre jeune homme devint subitement bossu, et il le demeura toute sa vie durant. »

Je me gardai bien de sourire.

La vieillesse est conteuse.

Mon initiateur reprit :

— Un vieux berger nommé Bellem, qui dormit sept ans sur une échelle et que le diable, disait-on, rossait chaque nuit, avait le pouvoir d'envoyer des poux aux gens qui lui déplaisaient.

» Il paissait ses brebis dans les bruyères de Chêne-al-Pierre, quand une belle jeune fille du Champ-de-Harre vint à passer; radieuse, elle se rendait à la fête d'El Vâ d'Havant (Vaux-Chavanne).

» Fière et bien nippée, elle négligea de saluer Bellem.

» Mais elle n'avait pas franchi vingt enjambées, qu'elle s'arrêta et rebroussa chemin en pleurant.

— Qu'avez-vous, mon enfant, compatit Bellem?

— Mon Dieu! brave homme, larmoya la « jeunesse », il m'arrive ce dont je n'ai jamais ouï parler. Tenez, voyez, je suis toute couverte de poux.

— Ce n'est rien, riposta Bellem, gouaillieur; retournez du côté d'El Vâ. Dorénavant, lorsque vous passerez près de Bellem, ne soyez plus aussi prétentieuse et donnez-vous la peine de lui dire l'heur du jour.

» La jeune fille se confondit en excuses et partit.

» Cinquante mètres plus loin, elle était délivrée de ses compagnons parasites. »

Curieux et désœuvré pour l'instant, le chef du tram, accoudé sur le dossier d'une banquette proche de la nôtre, écoutait avidement.

Cette attention eut l'heur de plaire à l'intéressant bollandiste des makrales qui, incontinent :

— Notre curé était jeune prêtre, lorsqu'il fut appelé dans une grosse ferme où, sur le coup de minuit, tout le bétail se déliait, les bêtes se bousculaient avec vacarme.

» Cela dura une bonne semaine.

» Un jour, ou plutôt une nuit, on vit un gros chat noir qui se promenait sur le râtelier.

» Le fermier saisit une fourche et en frappa le chat, qui s'enfuit à cloche-pied.

» Le matin, on apprit qu'une vieille femme passant pour sorcière avait une jambe cassée, et jamais l'on ne put savoir comment l'accident s'était produit.

— Je l'ai déjà entendu raconter, appuyai-je.

— En voici une plus forte, continua-t-il.

» Lorsqu'il était jeune, l'aîné de mes frères, — Dieu ait son âme! — travaillait à la journée chez un cultivateur, petit propriétaire aisé qui partageait son temps entre la culture de son bien et le commerce d'écorces, alors très florissant.

» Jacques fut témoin, chez ce brave homme, des choses les plus extraordinaires et qui ne pouvaient être attribuées qu'à la maléficiouse intervention d'une makrale. Il y avait, dans l'étable, une bonne demi-douzaine de vaches laitières et un

petit cheval ardennais, à la fois bête de trait et cheval de voiture.

» Un beau jour, la fermière constata qu'il lui était impossible de faire venir son beurre. Elle tournait la baratte depuis une demi-journée et, au lieu du beau beurre jaune des autres semaines, la crème tournait en une écume laiteuse tout au plus bonne à jeter aux animaux. C'était le commencement des hostilités. Le même phénomène se reproduisit régulièrement dans la suite.

— Manhay station! annonça le receveur.

J'offris une consommation, bien méritée du reste, à l'*Hôtel des Ardennes*.

Chemin faisant, mon camarade reprit :

— Toutes les vaches de l'étable avortèrent. Le cheval lui-même ne put échapper au mauvais sort. Cette bête était attachée à un pesant bac de pierre encastré dans un mur de pierres. Seul, l'animal n'aurait su déplacer cette lourde masse. Un matin, le bac fut trouvé le long du mur opposé, le cheval y étant toujours attaché. La pauvre bête était couverte de sueur, comme si elle avait fourni le travail le plus écrasant : chaque poil portait sa goutte; de plus, tous les crins de la crinière se trouvaient emmêlés et liés trois par trois.

» Pendant la journée, le bac fut replacé dans sa position ordinaire pour être déplacé de nouveau la nuit suivante. Combien de fois le fait se renouvela-t-il? Je ne pourrais pas exactement vous le préciser; mais, finalement, le propriétaire alla conter sa peine au vieux desservant de la paroisse. Celui-ci vint bénir l'étable et, depuis, tout rentra dans l'ordre.»

Posément, en silence, nous dégustions un verre de cassis.

Soudain, relevant la tête d'un mouvement brusque :

— Savez-vous ce que c'est que d'être oppressé par le marc, questionna mon invité, intarissable?

» Vous connaissez, j'imagine, cette situation intolérable? La nuit, au milieu de votre sommeil, une masse s'abat sur vous, un être — homme ou femme — s'accroupit sur votre poitrine, vous écrase, vous immobilise. Vous avez beau vouloir la repousser, il semble que tout votre corps soit frappé de paralysie, et vous demeurez là, des heures durant, haletant, épuisé, sous le poids de cet horrible cauchemar.

— Et comment s'en débarrasser?

— Si quelqu'un vous touche, ou seulement vous appelle par votre prénom, le marc disparaît, mais non l'oppression, l'énervement et la fatigue, qui perdurent encore des heures après...

— Mais alors, il est prudent d'avoir un compagnon de lit?

— Très prudent, en effet. En est-il un qui ait plus souffert du marc que le pauvre Antoine Labasse, de Lorcé? Sans le maréchal ferrant de Verlée, il en serait mort.

— Que fit-il?

— Labasse était un vieux domestique qui couchait seul dans un grenier à foin d'une maison inhabitée. Chaque nuit, le marc venait l'oppresser. Il l'entendait, disait-il, marcher sur le toit, pénétrer par une barbacane, se jeter sur lui. Et c'étaient des heures de lutte désespérée... Labasse dépérissait à vue d'œil.

— Vous dites que le maréchal de Verlée intervint?

— Parfaitement. Vous savez sans doute que le maréchal ferrant de Verlée passait pour être un peu sorcier? En tout cas, il possédait une foule de secrets et de remèdes, tant pour les bêtes que pour les gens. Labasse alla le consulter.

» Le maréchal, assis sur son enclume, l'écouta sans mot dire. Quand le patient se tut :

— Y a-t-il une cheminée dans la maison où vous dormez? demanda-t-il.

— Une large même; toutefois, l'on n'y fait pas de feu.

— Qu'à cela ne tienne. Vous en nettoierez soigneusement lâtre; vous poserez, le soir, les deux chenets en croix et, le matin, vous irez visiter le foyer. Vous trouverez sous les chenets une petite bête; vous vous garderez bien de la tuer; vous vous bornerez à la prendre et à la jeter derrière la maison, sans chercher à voir où elle tombera. Si vous suivez ces instructions à la lettre, vous serez quitte pour toujours des poussées du marc.

» Le bon domestique s'en retourna tout content à Lorcé, impatient d'exécuter de point en point ce qui lui avait été prescrit. On dit que cette nuit même, il fut oppressé plus que jamais. Le jour reparaissait à peine, qu'il courut à la cheminée, où il trouva, en effet, sous les chenets, une bête assez semblable à un gros crapaud, avec des yeux verts.

— Ah! c'est toi, scélérat, s'exclama le domestique, qui viens me tourmenter chaque nuit! Attends un moment, nous allons régler nos comptes!

» Labasse la saisit par une patte au moyen de pincettes et la porta derrière la maison. Le maréchal avait recommandé de ne pas la tuer, mais quant à la « blimer » (1), il n'avait fait aucune défense. D'un fagot, Labasse retire une « rîme (2) » qu'il brise sur le dos de la bête. Une seconde, une troisième; bientôt le fagot est en miettes. Après un fagot, un autre fagot; toute

(1) Battre à l'aide d'une baguette, d'une trique, etc.

(2) Rîme : branchage dont se compose le fagot.

la meule y aurait passé. Plus il frappe, plus il y prend goût. Pendant cette fustigation, la bête ne cessait de faire entendre un petit gémissément plaintif : « cuik! cuik! ». Labasse ne s'arrête que rompu de lassitude et ruisselant de sueur. Puis, pour en finir, il jette encore la bête « bai-zè-reux (1) » contre le mur de l'habitation.

— Et après?

— Labasse fut délivré à tout jamais, comme l'avait certifié le maréchal de Verlée, de l'oppression du marc. Il a vécu très vieux...

— On comprend qu'après une correction aussi soignée, le marc se le tint pour dit. Mais vous voudrez bien remarquer que Labasse avait, par cette rossade consciencieuse, transsudé toutes les impuretés de son corps; aussi, l'appétit lui revint-il, et les forces avec l'appétit. Voilà tout le secret du maréchal de Verlée...

— Tout ce qu'il vous plaira; mais comment se fait-il qu'à partir de cette nuit ou plutôt de cette matinée, le sieur Mâsaux, de Stoumont — un village qui avant l'invention des chemins de fer avait toujours eu un mauvais renom de sorcellerie — le sieur Mâsaux, dis-je, garda le lit des semaines et des semaines, se plaignant de douleurs par tout le corps, « comme si on l'avait battu de verges », prétendait-il? Et chose curieuse, il ne présentait ni plaie ni écorchure. Comme Mâsaux passait pour nécromant, les vieux ont toujours pensé que Labasse lui avait ôté le goût de jouer au marc...

Nous nous quittâmes bons amis.

Mon intéressant camarade devait attendre quelques instants

(1) Presque violemment.

encore le départ de la malle-poste pour Werbomont, d'où il est originaire. Moi, résolument, je franchis la demi-lieue d'Ardenne qui me séparait de Malempré.

*
* *

Je reconnus aisément la demeure du messenger Henri Hubert. On m'avait dit : « C'est la première du village et l'une des plus anciennes. » Une grande porte qui donne accès dans une cour, clôt la propriété ; au fond, la grange ; à gauche, les écuries ; à droite, le corps de logis.

Le café de dix heures fumait sur la table. L'aïeul penché sur sa tasse entre ses deux filles et son gendre mangeait un épais chateau de pain beurré. Deux petiots, dont l'un encore au berceau, complétaient la famille.

Mon entrée fit se relever les têtes. Des yeux étonnés m'interrogeaient. Mais quand je me fus recommandé de mon ami Cornet et que j'eus déclaré l'objet de ma visite, les ménagères s'empressèrent ; une tasse à fleurs fut tirée de l'antique buffet de chêne et je dus bon gré mal gré m'attabler.

Les figures souriaient, de ce bon sourire hospitalier qu'ont les gens de là-bas.

— Oui, disais-je, j'ai voulu voir le bon vieux messenger Henri Hubert et connaître de lui son histoire.

Henri Hubert se redressa avec une pointe de fierté.

— J'étais déjà marié, raconta-t-il, quand un brave homme me conseilla de faire le messenger. Par malheur, fils de manant (1), manant moi-même, je n'avais pas un sou d'économie, et l'on ne se met pas en commerce avec des ronds de carotte, pas vrai ? Je

(1) Terme employé par le messenger.

troquai une toison de mouton contre un panier d'œufs; et puis en route pour Liège. Mais, bon sang, quelle vie! Heureusement, mon protecteur me prêta cent cinquante francs. Cela me permit de reprendre le « bâdet (1) » et tout l'attirail du vieux Simon, réduit par l'âge et les infirmités à quitter le métier.

» Un détail frappant vous donnera une idée de notre existence à cette époque : mon prédécesseur revenait de Liège avec deux cents kilos de farine blanche pour la kermesse du village; pendant le reste de l'année, c'était là son plein chargement.

» Grâce à Dieu, les affaires prospérèrent. Je pus enfin acheter un cheval, pour trente pièces (2); le gain de mon premier voyage le paya.

— C'était la vieille rouge, précisa l'une des filles, je me rappelle.

— Oui, approuva l'ancêtre; avec elle je fis la route vingt-deux ans durant.

» Brave bête! va.

— Et comment opériez-vous? questionnai-je.

— Le vendredi, habituellement, j'allais, par Bertogne, Bastogne et Givroulle, récolter les œufs. En même temps, je ramassais les jambons et tout ce dont j'escomptais pouvoir tirer profit.

» La nuit du lundi suivant, je partais pour Liège. Je logeais à Aywaille, ou à Chénée, fournissant mes pratiques en cours de route : des négociants pour la plupart et quelques riches particuliers de qui l'on obtenait de bons prix. Il importait, voyez-vous, d'avoir écoulé sa marchandise avant d'arriver à

(1) Baudet.

(2) Cent cinquante francs.

Liège, car la ville était trop bien fournie par les autres régions du pays.

» Naturellement, les affaires n'allaient pas toujours comme sur des roulettes. Combien de fois nous a-t-on servi : « Ce sont de malignes bêtes, les Agneux, quand ils sont bien dressés. » On se gardait bien de répondre. Mais, mille biu ! lorsqu'on est au courant de sa partie, on est aussi roublard que Messieurs les Liégeois. Ils le savent bien, du reste. Ce que nous avons, moi comme les autres, nous devons dire que nous le leur avons volé.

— Li ci qui n'a qu'on tour ni vique qu'on d'jou (1), sentencia le gendre; puis il cracha dans le bac à charbon.

J'offris un cigare à ce philosophe.

— Il était temps d'en avoir plus d'un, reprit Henri. C'est le beurre qui nous ennuyait; ordinairement même, il nous causait de sérieux préjudices. Combien de fois ai-je dû en échanger pour des biscottes, avec des vingt et trente centimes de perte au kilo. Aussi, peut-on dire que la création des laiteries a causé le bonheur des messagers.

— Comment est-ce possible ?

— Les particuliers ne nous cédaient leurs œufs qu'à la condition de prendre leur beurre; or, parfois, il sentait déjà lors de la livraison.

» Aussitôt terminé le placement de nos produits, on faisait dare-dare ses commissions; on en avait toujours de toutes les couleurs (2).

» Les négociants qui savaient le jour de notre départ, appor-

(1) Celui qui n'a qu'un tour ne vit qu'un jour.

(2) Les messagers emportaient, entre autres, de la laine de brebis pour faire « drusser » (carder) ainsi que des déchets de bas. On s'en servait pour fabriquer des vêtements en « tiretaine »; à présent, ils servent à la confection de couvertures.

taient au *Cheval blanc*, à l'*Hôtel des Ardennes* ou à la *Bonne Femme*, — au quai de la Goffe, — les marchandises à emporter. Chaque colis était accompagné d'une lettre de voiture. On établissait le relevé de ses bordereaux à la fin de l'année, plus souvent si l'on voulait.

— Tous les messagers savaient-ils lire?

— Le gros Noël, de Dieupart, seul, faisait exception; il ne s'en débrouillait pas moins. Les affaires étaient impossibles sans ça. Jadis, c'était monnaie courante.

— Comment calculait-on votre rémunération?

— Nous recevions, pour toutes les charges à remettre au-delà de Manhay : quatre francs aux cent kilos de marchandises pondéreuses et trois francs pour les autres. Les « pekets » nous valaient cinq francs l'hectolitre, — mais nous devions retourner les vidanges, — les vins et liqueurs, cinq centimes la bouteille.

— On buvait donc tant que cela dans le pays?

— J'en ai ramené des milliers et des milliers de litres. Cependant, la consommation est réduite de plus de moitié, depuis la loi sur l'ivresse (loi du 19 août 1889).

— Quel était le tarif des particuliers?

— On prélevait généralement dix p. c. du coût de la fourniture; afin de conserver notre clientèle, les négociants nous accordaient une remise d'égale importance. Cela est de règle en tout et partout. A vrai dire, on agissait à sa guise; d'ailleurs, n'était-il pas juste d'exiger un dédommagement pour les pertes de temps et les « courreries » sans nombre qui nous étaient imposées?

On apporta des verres; Henri ralluma sa pipe et nous trinquâmes.

— Le métier était-il dur?

— Malheureux! s'il était dur? s'exclama Henri en tapant

sur la vieille table un solide coup de poing. Quand on pense aux anciennes routes, il fallait avoir tué son père et sa mère pour trimer ainsi.

» Connaissez-vous le Thier des Crikions? Eh bien, à lui seul, en a-t-il réduit des chevaux et des chevaux!

» En guise de frein, on avait la clapette (1).

» On « couplait (2) » d'Aywaille à Florzé et, pour revenir, de Chênée à Beaufays. Ceux qui pratiquaient le « couplage », en vivaient; plusieurs même se sont enrichis.

» Que de fois, lors des fortes pluies, nous attelions-nous à la charrette; nos bêtes n'en seraient pas sorties.

» Chaque année, on pouvait aussi s'attendre à être bloqué dans les neiges. Ce ne sont plus des hivers que nous avons aujourd'hui. J'ai souvenance d'avoir dû abandonner la route de Fraiture pour descendre de Bertogne sur Laroche, de Laroche sur Barvaux et de là sur Liège; au retour, je remisai ma voiture à Werbomont, mon cheval à Manhay et je revins seul à Malempré, dans la neige jusqu'au ventre. J'avais mangé quinze pièces. Ce fut tout de même là mon plus mauvais voyage. Il est vrai qu'il n'en aurait pas fallu trop souvent de pareils.

— Etiez-vous si chargés?

— Nous emmenions régulièrement de trois à quatre cents quarterons d'œufs, même davantage.

— Si nous avions seulement la valeur des œufs qu'il a conduits à Liège, supputa le gendre, nous serions à la tête d'une belle fortune.

— Ne vous plaignez pas, protestai-je.

(1) Morceau de bois solide qui, fixé à l'essieu, barrait les rais de l'une des roues.

(2) Attacher des chevaux de renfort.

— On ne se plaint pas, riposta Henri. On a réussi à amasser un petit saint-frusquin, mais ça n'a pas été sans peine. J'ai travaillé autant de nuit que de jour.

— J'imagine que tous vos confrères ont également fait honneur à leurs affaires?

— Oui, à vrai dire. Il s'agissait d'être à sa tâche, cependant.

— Quel était à peu près le gain effectué à chaque voyage?

— Des vieux ont gagné jusque trois et quatre cents francs, parce qu'ils s'entendaient entre eux; les bénéfiques ont diminué sensiblement avec la fixation des cours et l'augmentation du nombre de messagers.

» En moyenne, je réalisais de septante-cinq à cent francs. « J'ai fait plus »; j'ai aussi perdu des sommes de même importance.

— Sans indiscretion, pourquoi Joseph, votre gendre, n'a-t-il pas continué le métier?

— Il est bien trop pénible, plaça l'intéressé; j'en ai goûté lorsque j'accompagnais Papa.

— Et puis, qui ferait notre petite culture? Je ne suis plus de taille, moi, à suffire à la besogne. Pour le surplus, la profession est gâtée. Savez-vous que dans les dernières années, nous nous rencontrions jusqu'à vingt-cinq à Liège, et tous les messagers n'arrivaient pas le même jour. Voilà vingt ans, nous étions bien une dizaine dans les environs.

» Aujourd'hui, avec les abonnements aux chemins de fer, les marchands et les marchandes ont beau jeu. Ils sont au moins cinquante sur la ligne de l'Ourthe et sur celle de Bastogne qui vont journellement à Liège, avec deux et trois paniers d'œufs. Vendus comme frais à des particuliers, ils font réaliser de sérieux bénéfiques. Je connais des marchandes qui effectuent deux fois le trajet en une journée, et qui trouvent encore le moyen de rapporter des commissions pour l'un et l'autre.

» L'un des époux, avec une charrette à chiens ou un petit cheval, parcourt les villages pour recueillir les œufs, pendant que l'autre va les placer. Pourtant, voilà que certains commencent déjà à recevoir des œufs de caisse (1).

— Fîtes-vous souvent la rencontre de malandrins?

— Non, pour ça. Je n'ai même jamais eu une arme entre les mains.

» J'ai toutefois failli laisser mes os dans un accident. Un jour que je montais la côte de Sprimont au Hornay, j'étais assis sur un tonneau vide, lorsque, — je n'ai jamais pu m'expliquer comment, — je dégringolai de ma charrette et me tordis le cou à moitié.

— Il devait être terriblement solide pour en réchapper, allez, Monsieur, souligna l'une des filles. Si vous aviez vu de quelle façon il était arrangé!

— Ça m'a voué un peu avant le terme, plaisanta Henri.

» Allons, mettez les assiettes, Monsieur dînera avec nous.

Mes protestations furent vaines. J'absorbai une copieuse assiettée de soupe aux pois, une portion d'étuvée, un morceau de porc, de quoi faire frémir un maçon.

Par bonheur, l'eau était appétissante et à bon compte. Dieu, la bonne eau!

Au moment des adieux, je remerciai mes hôtes de leur aimable accueil et de leur généreuse hospitalité.

Henri ne voulut pas me lâcher.

— J'irai vous reconduire jusqu'à la route de Manhay, déclara-t-il d'un ton qui ne souffrait pas la discussion; cela me déliera les jambes.

J'appris ainsi que les messagers étaient dans l'obligation

(1) Œufs conservés.

de consentir du crédit : lui-même avait encore plusieurs créances à recouvrer ; que pour souper, déjeuner, loger, y compris le foin du cheval, il ne payait à l'auberge qu'un franc soixante-quinze, ses camarades, moins anciens il est vrai, soldant deux francs vingt-cinq et deux francs cinquante ; que...

Nous nous quittâmes sur cette synthèse dont il me démontra, en profond psychologue, toute la véritable portée : « Li ci qui s'fait berbis, li leu l'mâgne (1). »

*
**

C'est en méditant ce proverbe, que je gagnai Dochamps, sans être attendu des miens.

En face du café des Aglirs, un va-et-vient inaccoutumé. Cédant à la curiosité et, sûrement davantage, au désir de revoir des figures amies, j'entrai dans l'établissement.

— Saint nom du Père ! qui voilà ! Monsieur Banneux ! fait le Quêke, les bras en l'air.

A la ronde, je serre des mains calleuses ; ils sont vingt, trente peut-être qui ont suivi une vente d'immeubles (2). L'animation et la gâité générales décèlent une générosité notariale : les litres de « pekèt » se seront succédé au grand dam du vendeur, car tous savent, souvent par expérience, que les tabellions n'ont pas l'habitude de jeter l'argent par portes et fenêtres.

A un aussi chaleureux accueil je réponds comme il sied :
— Donnez un litre, Honorine.

Un second suivit.

(1) Celui qui se fait brebis, le loup le mange.

(2) Lire, dans *En pays gaumet*, les belles pages consacrées par EDOUARD NED à une location de terrains.

Dans un coin, un vieux siffle tout en reluquant, d'un regard perdu, son verre qui déborde.

Sans doute attend-il le moment de le vider en cadence avec les camarades.

— Eh bien, Bizisi, on ne chante donc plus?

L'homme — un vrai tronc noueux surmonté d'un bois de pousses éparées — me considère avec une espèce de sourire, visiblement heureux de mon apostrophe.

— Des fois, là, Monsieur Banneux, traîne-t-il en mouvant son énorme lippe.

Et, sans plus attendre, il entonne :

Li mâ mariêye

ou

COMPLAINTÉ D'INE PAUVE BOTRESSE (1)

MOD N°39.V.C.F&S

The musical score is written in 2/4 time. The top staff is a single melodic line in treble clef. Below it, the lyrics are written: "Qui n'sodje é - co comme d'jes - teû Di - vant d'esse ma riê - ye, Dji louqu-". The bottom part of the score consists of two staves (treble and bass clefs) enclosed in a brace, representing a piano accompaniment. The melody is simple and folk-like, with a mix of eighth and quarter notes.

(1) La chanson est de Ramoux, curé de Glons. Le sixième couplet a été ajouté par Forir.

Sur Ramoux, voyez *Wallonia*, 1910 (à propos de la commémoration glontoise), p. 229.

reû d'mî miner m'djeû Po n'pus esse trom pê ye Mi bon name est on pauve

Sîre, Et dj'a stu dj'el pou bin dire. Ine pauve a-veû glêye, al lez. ine pauve

a veû-gle yé!

I.

Qui n'so-dje èco comme dj'esteû
 Divant d'esse mariêye,
 Dji louqu'reû d'mî miner m'djeû
 Po n'pus esse trompêye.
 Mi bouname est on pauve sîre,
 Et dj'a stu, dj'el pou bin dire,
 Ine pauve aveûglêye!

II.

I-ny-àrèt bin vite qwatre an
 Qui dj'soufe, qui dj'èdeûre;
 Ç'fourit po l'nute del Dj'han,
 Bènèye l'avinteûre!
 Qwand dji hoûta ses siermints,
 Oh! qui n'touma-dje so l'moumint
 A fin fond d'on beûre!

III.

C'est on drole cwêrps màheûlé
 Qui n'a nole goviène;
 Si vite qu'il est fou dè lét,
 Vo-l-la al taviène.
 Sol tims qu'avou mes èfants,
 Sins boûre, sins froumadje, sins pan,
 A plorer dji d'fène.

IV.

Qwand i r'vint d'à càbaret,
 Il est sô come ine biesse.
 Il est todis plin d'pèquet
 Djusqu'à d'zeûr del tiesse.
 Et s' print-i 'ne cowe di ramon,
 Po m'fé danser l'rigodon.
 Vola sès caresses!

V.

Mi mère mi l'aveut bin dit
 Qui dj'sèreus trompêye.
 Dji m'vèyéve è paradis
 Di m'vèy ahèssèye.
 Màgré mes ponnes, mes touïrmints,
 Binamêye! poqwè n'a-dje nin
 Hoûté vos consèyes...

VI.

Tant qu'in-ome est amoureux,
 Vive l'état d'mariédje!
 Mins 'ne fèy qu'il a tapé s'feu,
 C'est l'diale è manèdje!
 On n'est nin treûs nutes avou,
 Qu'i fait come on leûp-warou.
 C'est tot l'djouù l'arèdje!

On applaudit; on bisse même, fort heureusement sans succès.

Mais plus aucun ne démarre.

S'adressant à un ancien violoneux retiré des affaires qui frisotte, à pleine main, une chevelure hirsute, le tenancier du cabaret sollicite :

— Allons, Martin, chantez-nous votre *Hôra*.

L'interpellé parcourt du regard l'assistance. Tous les yeux égayés ou clapoteux commandent :

— Vas-y donc.

Martin se lève, tousse, fredonne un semblant de gamme chromatique et, d'une bouche grande comme un four :

Hôra

MOD N°30 V.C.F&S

The musical score for 'Hôra' is presented in two systems. The first system shows the vocal line in a treble clef with a 6/8 time signature. The melody is simple and rhythmic, with lyrics written below the notes: 'Hôra qui re - vient de la guer - re. Hô - ra! Hô - ra qui re - vient de la'. The second system shows the piano accompaniment, consisting of a right-hand part in a treble clef and a left-hand part in a bass clef, both in 6/8 time. The piano part features a steady bass line and chords that support the vocal melody.

guerre, Hô ra ! Bien mal chaussé, bien mal vêtu, Pau vre soldat que

feras tu ? Hô ra, Hô ra, Hô - ra Bien mal chaussé, bien mal vêtu, Pau -

vre soldat que feras - tu ? Hôra Hô-ra, Hô - ra

I.

Hôra qui revient de la guerre, Hôra.
 Hôra qui revient de la guerre, Hôra.
 Bien mal chaussé, bien mal vêtu,
 Pauvre soldat, que feras-tu?
 Hôra, Hôra, Hôra. } *bis.*

II.

Il va trouver Madame l'Hôtesse, Hôra (*bis*).

Hôtesse, versez-moi du vin blanc.	} <i>bis</i> .
Soldat, avez-vous de l'argent?	
Hôra, ...	

III.

Pour de l'argent, je n'en ai guère, Hôra (*bis*).

J'engagerai mon grand manteau,	} <i>bis</i> .
Mon équipage et mes chevaux.	
Hôra, ...	

IV.

Le soldat s'étant mis à table, Hôra (*bis*).

Se met à boire et à chanter.	} <i>bis</i> .
L'hôtesse se met à pleurer.	
Hôra, ...	

V.

Oh! qu'avez-vous, charmante hôtesse? Hôra (*bis*).

Je pleure la mort de mon mari,	} <i>bis</i> .
Voilà sept ans qu'il est parti.	
Hôra, ...	

VI.

Oh! qu'as-tu fait, méchante femme? Hôra (*bis*).

Je n't'avais laissé qu'un enfant,	} <i>bis</i> .
En voilà quatre à présent.	
Hôra, ...	

VII.

Tu me diras qui est le père, Hôra (*bis*).

Je tue le père et les enfants.	} <i>bis</i> .
Moi, je retourne au régiment.	
Hôra, ...	

Je suis assis près de mon professeur de cartes; de satisfaction d'avoir son élève à ses côtés, il caresse amoureusement une longue barbe, plutôt fauve.

— Dis, Gustave, et ton... sapristi! Tu sais, ta chanson de célibataire endurci.

L'homme aux sept professions — j'ai négligé de vous présenter mon précepteur d'occasion — se retourne posément.

— Est-ce sérieux, Monsieur Banneux? Ça vous ferait donc plaisir? Pourtant, vous savez bien que je ne chante plus.

— Bah! tu chanteras pour lui, défie le grand Théo; il t'en a fait faire d'autres.

— Gustave! suppliai-je.

Le Quêke vide son « henna », du revers de sa main essuie sa moustache à la gauloise et, avec sa prestance des grands jours, les regards au plafond, barytonne :

MOD N°30 V.C.F&S

First system of the musical score. The vocal line is in G major, 6/8 time, with lyrics: "Là haut sur la mon-ta-gne Il y a des oi". The piano accompaniment consists of a right hand with chords and a left hand with a simple bass line.

Second system of the musical score. The vocal line continues with lyrics: "seaux Là haut sur la mon-ta-gne Il y a des oi". The piano accompaniment continues with the same harmonic structure as the first system.

seaux Yen a des p'tits Yen a des grands Di - sant dans leur lan - ga - ge

Oh! que les hom - mes sont mé - chants De se mettre en mé - na - ge.

I.

Là-haut sur la montagne }
 Il y a des oiseaux. } *bis.*
 Y en a des p'tits, y en a des grands,
 Disant dans leur langage :
 Oh! que les hommes sont méchants
 De se mettre en ménage.

II.

Pour se mettre en ménage }
 Faut avoir du courage. } *bis.*
 Faut caresser femme et enfants
 Et embrasser l'ouvrage,
 Et dire adieu beau temps,
 Je suis dans l'esclavage.

III.

Au bout de six semaines, } *bis.*
 Je vais trouver mon père.
 Mon père, vous m'avez mariée,
 Vous m'avez donné un homme.
 Il est toujours au cabaret,
 Ne fait pas sa besogne.

IV.

Ma fille, prenez courage, } *bis.*
 Peut-être qu'il changera.
 Embrassez-le, caressez-le,
 Donnez-lui du courage;
 Vous trouverez du changement
 Dans votre petit ménage.

Depuis tout un temps, l'organiste bat du pied la mesure; la tabatière est remise dans la poche du gilet; soudain, la tête légèrement inclinée vers le sol se redresse et, sans plus attendre, Louis nous mime la leçon que voici :

MOD N°30.V.C.F&S.

Ve nez, peuple chrétien, é-cou ter je vous pri - e 'L'ac tion va-ni-teuse

D'u ne fille jo - lie e Elle ai mait bien à plaire, à rire, à ba - di ner

Et n'ai mait sur la terre rien que la va - ni - té.

I.

Venez, peuple chrétien,
 Ecouter, je vous prie,
 L'action vaniteuse
 D'une fille jolie;
 Elle aimait bien à plaire,
 A rire, à badiner,
 Et n'aimait sur la terre
 Rien que la vanité.

II.

Un jour, lui dit son père,
 Je crains beaucoup, ma fille,
 De vous voir en malheur
 Dedans votre jeune âge;
 Ainsi qu'une effrontée
 Courant la nuit au bal
 Dedans des assemblées
 Où l'on apprend du mal.

III.

Ah ! croyez-vous ainsi
Vous montrant si coquette,
Rencontrer un mari
Qui soit sage et honnête ?
Faut être bien modeste
Et posée en tout lieu,
Vous aurez votre sort
Par la grâce de Dieu.

IV.

Mais la méchante a dit
D'un ton plein d'insolence :
— Taisez-vous, « vieux » ours gris,
» Fi de vos remontrances !
» Je veux aller aux fêtes,
» Aux divertissements,
» Et me faire coquette
» Pour avoir des amants. »

V.

Elle sortit du logis,
En dépit de son père ;
Le diable, malin esprit,
Lui parut comme un homme,
Lui disant : — Ma mignonne,
» Fort bien je vous connais.
Aussitôt lui a mis
Un anneau dans son « dwè ».

VI.

— Belle, n'ayez pas peur,
» Recevez mes caresses,
» Je suis un grand seigneur
» Qui vous plaira sans cesse.
— Monsieur, je le vois bien,
» Vous êtes un honnête homme ;
» Tout ce qui m'appartient
» A vous je l'abandonne.

VII.

Le diable, esprit malin,
Lui dit : — Ma douce amie,
» Je vais à un festin,
» Tenez-m'y compagnie.
Et, changeant de figure,
Le démon aux enfers,
Porta sa créature,
Feu, flammes, dans les airs.

VIII.

Horribles hurlements
Qu'on entendit dans l'air.
— Fillettes de quinze ans,
» Je vous sers d'exemplaire,
» Car vous voyez de moi
» Ce que vous devez faire.
» Ne plaisez pas aux hommes,
» Mais il faut plaire à Dieu.

Plantant sa taille de tambour-major au milieu de la pièce, Théo, le digne neveu de ceux qui, dans le pays, depuis quatre-vingts ans, ont « mené » les danses et « chassé » le « vècheu (1) » en balançant, devant la maison de chacune des demoiselles du village, les « papî » et les « berwettes », impose :

— Allez, à l'unisson, pour faire honneur à Monsieur Banneux, *le Fils du roi* :

Le Fils du roi

MOD N°30 V.C.F&S

The musical score is written in 2/4 time with a key signature of one flat (B-flat). It consists of two systems, each with a vocal line and a piano accompaniment. The first system contains the lyrics: "Trois jeunes dragons Revenant de la guerre trois jeunes dra". The second system contains the lyrics: "grons Revenant de la guerre, Rose en fleurs". The piano accompaniment features a simple harmonic structure with chords and moving lines in both hands.

(1) Putois.

Yen a de plus jo li es, Ro seen fleurs.

I.

Trois jeunes dragons }
 Revenaient de la guerre. } *bis.*
 Rose en fleurs.

II.

La fille du roi }
 Etait à sa fenêtre. } *bis.*
 Rose en fleurs.

III.

Joli dragon, }
 Donnez-moi votre rose. } *bis.*
 Rose en fleurs.

IV.

Jolie princesse, }
 Donnez-moi votre cœur. } *bis.*
 Rose en fleurs.

V.

Joli dragon, }
 Demandez-le à mon père. } *bis.*
 Rose en fleurs.

VI.

Sire le roi,
 Donnez-moi votre fille. } *bis.*
 Rose en fleurs.

VII.

Joli dragon,
 Elle est trop riche pour toi. } *bis.*
 Rose en fleurs.

VIII.

Sire le roi,
 Je suis plus riche qu'elle. } *bis.*
 Rose en fleurs.

IX.

Joli dragon,
 Dis-moi qui est ton père. } *bis.*
 Rose en fleurs.

X.

Sire le roi,
 C'est le roi de Hongrie. } *bis.*
 Rose en fleurs.

XI.

Joli dragon,
 Prends-la, je te la donne. } *bis.*
 Rose en fleurs.

XII.

Sire le roi,
 Je vous en remercie. } *bis.*
 Rose en fleurs.

XIII.

Dans notre pays, }
 Y en a de plus jolies. } *bis.*
 Rose en fleurs.

Je fais encore servir un litre et cela me vaut une fête complète.

Le boute-en-train a retrouvé soudainement sa vigueur. Les chaises et les tables sont poussées de côté; sur l'une d'elles, trônant mieux que jadis, Martin, à qui l'on vient d'apporter son stradivarius, pince les premières mesures de la *Pastourelle*.

Toutes les vieilles danses y passent : *la Petite Française*, *l'Amoureuse* et *l'Anglaise*.

Toujours ce Théo :

— Une maclotte pour Monsieur Banneux.

Et je dois, complétant l'un des quatre couples, marquer le pas quand il faut, m'incliner en cadence, exécuter avec grâce le chassé et le déchassé.

A votre intention, amis lecteurs, et pour obtenir le pardon de ma propagande alcoolique, j'en ai soigneusement noté le rythme :

La Maclotte (danse)

MOD N°30.V.C.F&S.

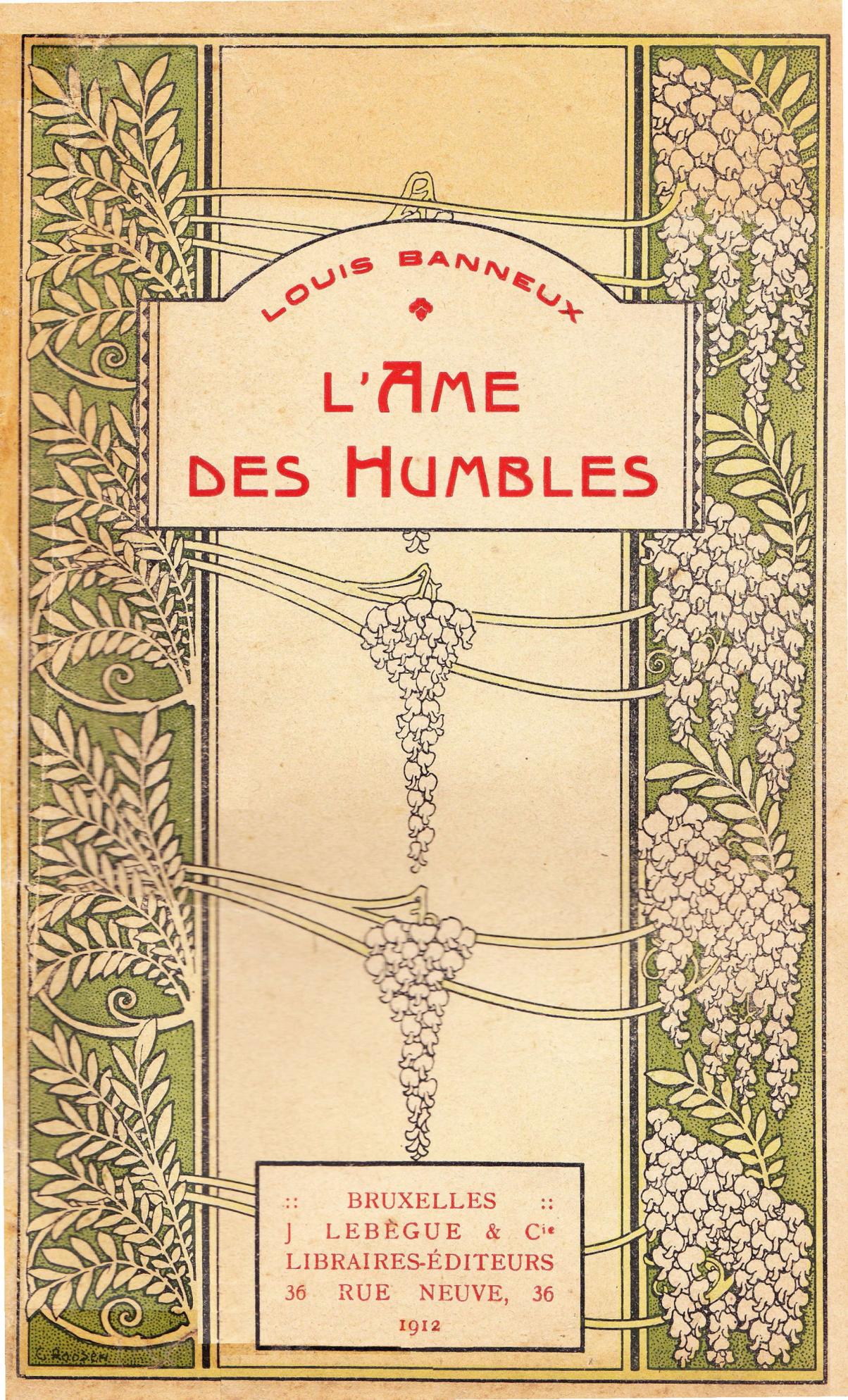
Allegro non troppo.
 VIOLON OU FLÛTE.

PIANO

The image displays a musical score for the piece "L'ÂME DES HUMBLÉS". It is arranged in three systems, each consisting of a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line is written in a treble clef with a 6/8 time signature. The piano accompaniment is written in a grand staff (treble and bass clefs) with a 6/8 time signature. The score includes first and second endings, indicated by "1^o" and "2^o". The key signature is one flat (B-flat). The music features a mix of eighth and sixteenth notes in the vocal line, and chords and moving lines in the piano accompaniment. The first system ends with a double bar line and repeat signs. The second system continues the piece. The third system concludes with a final cadence marked with a double bar line and a fermata.

N. B. — Les diverses harmonisations contenues dans ce volume sont l'œuvre de mon ami Edmond Serneels.





LOUIS BANNEUX

L'ÂME
DES HUMBLES

:: BRUXELLES ::
J LEBÈGUE & C^{ie}
LIBRAIRES-ÉDITEURS
36 RUE NEUVE, 36

1912

Deuxième série



L'ÂME DES HUMBLES

PAR

LOUIS BANNEUX

Croquis d'Aug. Donnay et de F. Gailliard



- - - BRUXELLES - - -
- J. LEBÈGUE & C^{ie} -
- - LIBRAIRES-ÉDITEURS - -
- - 36, RUE NEUVE, 36 - -
- - - - - PARIS - - - - -
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
- DES SCIENCES, DES ARTS -
- - - ET DES LETTRES - - -
- 5, RUE DANTE, 5 - -